

une ville dans les airs que de constituer une société sans la croyance aux Dieux. ”

“ Nous avons beau nous flatter, dit l'orateur romain, nous ne nous persuaderons jamais à nous-mêmes que nous l'emportons ni par le nombre sur les Espagnols, ni par la force sur les Gaulois, ni par l'habileté sur Carthage, ni par les arts et les sciences sur les Grecs ; mais l'endroit par lequel nous avons incontestablement surpassé tous les peuples et toutes les nations, c'est l'intime persuasion où nous avons toujours été qu'il y a des Dieux qui conduisent l'univers et gouvernent le monde. ”

Lorsque Fabricius fut envoyé à Pyrrhus par le sénat romain, il entendit Cinéas se moquer des Dieux : “ Plaise au ciel, dit-il alors, que nos ennemis agissent toujours de même quand ils seront en guerre avec la République ”. César, dans une harangue au sénat, avait émis des doutes sur l'existence de la divinité, aussitôt Caton se leva de son siège et lui reprocha d'avoir prononcé “ une parole fatale au peuple-roi ”.

Dans son traité de la souveraineté, Voltaire affirme “ que partout où il y a une société, la religion est de tout point nécessaire. ”

“ Jamais, dit Rousseau dans son *Contrat social*, un état n'a été fondé sans que la religion lui ait servi de base. ”

“ Il est étonnant, dit Proudhon dans ses *Confessions d'un révolutionnaire*, qu'au fond de notre politique nous trouvions toujours la Théologie ”. Il n'y a là de surprenant que la surprise même de Proudhon. Car si l'on peut affirmer, sans tomber dans le panthéisme, que Dieu est l'océan infini qui contient et embrasse tout, la théologie qui est la science de Dieu, est donc aussi l'océan qui renferme toutes les sciences. Toutes choses sont en Dieu, comme les effets sont dans leurs causes, les conséquences dans leurs principes, les formes dans leurs exemplaires éternels, les reflets dans la lumière. En lui sont les lois de la vie, du mouvement, de la pensée, de la végétation, de la volonté des êtres libres ; en lui sont réunis l'immensité de la mer, les richesses de la terre, les harmonies des globes, les splendeurs des astres, la magnificence des cieux.

Dans la Théologie sont les sciences politiques et sociales, les dogmes qui donnent le critérium des sciences, la morale qui constitue celui des actes et des affections. La religion apprend à l'homme à soumettre le corps à la volonté, la volonté à la raison, la raison à la foi. La religion prend, pour ainsi dire, possession de l'individu ; et l'ordre passe de l'homme dans la famille et de la famille dans la société.

L'histoire et la théologie chez tous les peuples sont, peut-on dire, une même chose. L'Orient adore une divinité formidable qui embrasse tout et donne du fond

de son inaccessible sanctuaire les lois d'une destinée aveugle. C'est le panthéisme abject qui condamne l'homme à une contemplation perpétuelle et indolente, à un rêve silencieux ; car il ne peut adorer le désert puisqu'il a des limites ; son Dieu ne sera pas le soleil puisque l'œil peut en embrasser le disque ; ce ne sera pas non plus la mer, elle a d'étranges rumeurs et des turbulences effroyables ; ce ne sera ni la nuit, ni le jour, mais toutes ces choses réunies : immensité, obscurité, immobilité, silence. Là, s'élèveront des empires gigantesques où la force et le nombre seront le droit.

Aux portes de l'Occident se trouve un autre peuple nouveau en politique et en théologie. L'immense unité orientale ici se décompose, ce n'est plus l'austérité, le silence ; au contraire tout est harmonie, cadences et murmures. La divinité devient multitude, elle a un arbre généalogique et la famille sacrée habite sur la cime d'un mont. C'est une république de dieux, il se contitue une république de villes et de sociétés diverses. Tout est tumulte, guerre et confusion dans l'Olympe ; les peuples rivaux se querellent et l'on dirait que leur vie est dans le mouvement et les hasards des combats. Les hommes reçoivent de leurs dieux des sentiments de courage et de nobles inspirations, et leur donnent en retour leurs vices et leurs disputes. En Grèce, ce qu'il y a de plus divin ce sont les hommes. On le voit, l'histoire et la théologie hindoues, comme l'histoire et la théologie grecques, sont une même chose. Voyons ce qui se passa à Rome. Toutes les divinités des nations montèrent successivement au Capitole, et la ville de Romulus ne devint la capitale du monde qu'après être devenue la ville sainte, le temple et le dernier refuge des dieux de l'antiquité.

Mais tous ces peuples ne sont tombés qu'après leurs dieux. Lorsqu'on eut brisé les Hermès sur les places publiques d'Athènes, que les troupeaux des pâtres thessaliens eurent profané les montagnes saintes de la Grèce, que la cognée du bûcheron eut abattu les forêts aux voix mystérieuses, les Grecs cessèrent de croire et ce fut pour eux l'heure de mourir. Un historien parlant de la chute de Rome, intitule son ouvrage : “ *Les Dieux s'en vont* ”, et voilà, dit-il, pourquoi la ville éternelle voit se disloquer son vaste empire. Ainsi lorsque la foi diminue, la vérité s'efface chez l'homme comme dans la société. Cependant la perte de la foi n'entraîne pas la perte de l'intelligence, mais l'égarement de l'intelligence. Dieu juste et miséricordieux ne condamne pas à la mort immédiate l'esprit de l'incrédule, il le condamne à l'erreur. Les grands siècles du paganisme ont brillé à la manière des incendies. Le génie apparaît alors profond à la façon de l'abîme, tandis que l'esprit soumis à la foi est illuminé de la douce lumière qui remplit les cieux.